L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 8 MAI 1892.

SÉPARÉS.

I

Depuis le matin, la neige n'a cessé de tomber. Cette froide et sombre journée de novembre transforme les rues de Paris en cloaques. Tout est presque silencieux ; tout est boueux, triste. Déjà, la nuit enveloppe la grande ville et, dès cinq heures du soir, les becs de gaz allument leur cordon de lumières tremblotantes.

A l'entrée de la rue de Prony vient de s'arrêter un omnibus de pensionnat aristocratique devant un petit hôtel de style Renaissance.

Bien emmitouflé d'un long pardessus fourré à revers et parements de fine loutre, la tête enfouie dans une toque d'astrakan, un garçonnet d'une dizaine d'années saute sur le trottoir, serrant sous le bras une lourde serviette de maroquin. Et, tandis que l'omnibus reprend sa course, silencieuse au milieu de l'épaisse couche de neige à demi-fondue de la chaussée, l'enfant appuie son doigt chaudement ganté au bouton sécoit que de la porte. Un des vantaux s'entr'ouvre une seconde, et le garçonnet disparaît avec la vision rapide et vague d'une soubrette en bonnet blanc.

—Maman est-elle rentrée ? demande-t-il en faisant résonner ses bottines sur les trois ou quatre marches du perron d'intérieur qui donne accès au vestibule.

—Non, monsieur, répond l'alerte femme de chambre, Mme la comtesse n'est pas à la maison.

Et, tandis qu'elle aide l'enfant à se débarrasser du pardessus et des jambières de cuir verni tachées d'éclaboussures, elle ajoute que la voiture commandée pour trois heures est depuis longtemps aux ordres de sa maîtresse ; seul, M. de Bellefontaine est rentré vers quatre heures, mais il vient de ressortir.

—Et mes sœurs ? interroge vivement l'enfant, dont la gentillesse apparaît à présent sous son costume de marin en drap bleu et le large col de batiste brodé à jours..... mes sœurs, vais-je les trouver à l'hôtel ?

L'élégante soubrette a fini de lacer les hautes pantoufles fourrées de petit-gris de son jeune maître. Elle répond en ce que Mlles Christine et Yvonne sont avec la chienne et les poupées au salon d'attente. Leur goûter a été servi, mais elles s'ennuient à périr, elles ont même demandé déjà plusieurs fois si M. Gaëtan n'était pas de retour.....

—Et tenez, voici Diane, qui vous a flairé !

Tortillant sa croupe, agitant la tête et la queue, un grand lévrier danois, à robe gris de perle, aux oreilles courtes et coupées, se précipite par l'escalier de marbre recouvert de tapis ; il bondit autour de l'écolier, puis repart comme une flèche, ne s'arrêtant qu'au palier supérieur avec des jappements joyeux.

—C'est toi, Gaëtan ? crie à tue-tête par dessus la rampe d'escalier une voix de petite fille.

—Oui, c'est moi, Yvonne, me voici !...

Et le bambin escalade à la course l'étage, salué par les cris de joie de sa sœur qui l'attend, accompagné des recommandations de la bonne qui le suit, en portant ses cahiers et livres, sans cesser de répéter d'une voix claire et gaie :

—Monsieur Gaëtan, prenez garde de tomber !....

Dans le petit salon où sont entrés la fillette, l'écolier, la soubrette et le chien, se trouve une autre toute jeune fille, de douze ou treize ans ; elle est assise sur une chaise dorée, devant une magnifique cheminée de marbre blanc, où flambent les bûches rejaunissantes, et pendant que la femme de chambre s'éloigne, après avoir déposé la serviette scolaire, au milieu d'un canapé, la gracieuse enfant se lève et s'élance au cou de son frère.

—Que tu fais bien d'arriver, Gaëtan ! Nous étions si seules ! Papa est sorti depuis le déjeuner, et maman en même temps que toi pour le collège. Père nous a bien rapporté tantôt des gâteaux, mais il est reparti encore. Veux-tu ta part, que nous l'avons gardée, Gaëtan ?

—Merci, Christine, donne-la à Yvonne. Je n'ai pas faim. J'ai mon cœur tout gros. Je ne sais pourquoi j'ai été distrait pendant toute la classe. Je songeais, malgré moi, à papa et à maman. Ils ont l'air d'avoir de la peine. N'as-tu rien remarqué, toi, Christine ?

—Maman semble un peu fâchée contre papa.... mais on n'est pas seulement d'aujourd'hui, il y a longtemps que je m'en étais aperçue.

—Oui, oui, s'écrie à son tour la petite Yvonne, une fillette de six ans..... J'ai vu souvent pleurer petit père, quand je le surprends dans son cabinet pour l'embrasser à pincettes, en lui cachant les yeux avec une main.... C'est depuis le jour de la dame en rouge....

D'un petit air protecteur, dédaigneux pour ce babillage de la jolie mignonne, Gaëtan l'interrompt :

—Qu'est-ce qu'elle nous bredouille, celle-là ?

Mais, piquée au vif, Mlle Yvonne se rebiffe.

—Je le sais mieux que vous, moi, puisque j'étais avec maman ! On sortait des magasins du Louvre et j'avais un gros ballon. Celui que vous m'avez cassé.

—Oh ne dit pas ; casser, remarque Gaëtan, on dit : crever un ballon.....

La fillette s'inquiète peu de la rectification et poursuit son histoire :

—Alors, maman a dit comme ça à Firmin :

"Je vais traverser à pied le Palais-Royal ; attendez-nous devant la Bourse avec la voiture...."

Christine et son frère se regardent, et suffoqués à peine leurs rires, n'écoutant plus que superficiellement le verbiage de l'adorable bavarde. Gaëtan s'est allongé en travers du tapis, à côté de Diane, dont il a saisi la tête entre ses bras. Relevant avec beaucoup de coquetterie sa courte robe de laine blanche, Christine s'étend de nouveau sur la chaise ; elle fait bouffer la broderie de ses jupons, allonge ses jambes aux bas de soie noire bien tirés, et montre de loin ses babouches vernies à la flamme. Dans l'angle des fouilles d'un paravent chinois, splendidement tapissé de satin cerise brodé de cigognes d'or, la petite Yvonne, discernant très bien le peu d'attention qu'on accorde à son histoire, s'est agenouillée près d'un tas de belles poupées ; mais, tenace comme l'est à son âge une petite fille, elle dit encore à la cautonade :

—Je le sai, moi, voilà tout !..... Et quand on a rencontré papa avec la dame habillée en rouge, maman m'a tirée très vite.... Même qu'elle m'a fait du mal à mon poignet !.....

—Quelle dame rouge ? interroge Christine qui, malgré elle, a écouté sa sœur.

—Ah ! tu vois, dit Yvonne qui relève fièrement sa tête, tu me crois à la fin des fins !..... Même que la dame avait un beau chapeau, et puis une belle voilette dorée..... Et puis, un beau manchon, et puis, et puis.....

Mais Gaëtan s'est dressé d'un bond :

—Laisse-nous tranquilles avec tes sornettes ; tu ne sais plus ce que tu dis ! Pourquoi maman serait-elle fâché de rencontrer papa en compagnie d'une dame habillée de rouge ? Il est venu chez nous ici, aux jeudis de maman, des dames et des messieurs... Oh papa et maman se sont-ils jamais mis en colère pour cela, Christinette ?

—Jamais, bien sûr ; c'est pour rendre des visites.

Yvonne est venue s'asseoir près du foyer, dans un immense fauteuil Louis XIII, et reste un peu boudeuse ; elle serre contre sa poitrine une poupée sans tête, presque aussi grande qu'elle, et la flamme de la cheminée met de reflets d'or à ses bas de soie rouge et sa jupe de velours fauve.

Gaëtan profite de ce silence pour déplier la serviette et s'installer, avec ses cahiers et livre, à la table qui emplit le milieu du petit salon. Et tandis que Christine silencieuse se perd à contempler la flamme vive de la cheminée, et qu'Yvonne torture, comme à plaisir, les membres de sa poupée, par bonheur insensible, le charmant garçonnet, à mine si intelligente et fière, s'assied devant la lampe artistement dissimulée sous un dais de riches dentelles. Plein d'ardeur, il feuillette son dictionnaire, et, grâce au silence religieux qui l'entoure, il construit peu à peu les premières phrases d'un thème grec.

Maintenant, Mlle Yvonne est endormie, sa tête mutine de brunette renversée sur le dossier du grand fauteuil ; sa poupée a glissé contre le grand feu de bronze en évantail ; Christine a repris sa contemplation de l'âtre, et l'on n'entend que le bruissement du papier froissé ou le grincement de la plume.....

II

.....La pendule de la cheminée marque la demie après six heures.

A deux ou trois reprises, la femme de chambre est venue renouveler doucement le bois de la cheminée, et il y a beau temps que le thème grec est achevé.

Gaëtan s'est arrêté d'écrire et regarde la pendule avec inquiétude. Il pose tout à coup son porte plume, se lève,—ce qui fait aussitôt se dresser aussi la chienne,—et vient s'accroupir contre la chaise de Christine, en s'accoudant sur un de ses genoux, sans que sa cœur ainée soit sortie de sa lente rêverie ou Yvonne de son sommeil. Lui aussi se met à contempler la flamme dansante, l'air attristé, le cœur empli d'une angoisse que ce silence, cette demi-obscurité, les clarté vacillantes de la cheminée ne servent qu'à augmenter.

La veillée se prolonge désespérément. Christine a ouvert maintenant les yeux et, la tête inclinée, promène un regard résigné de son frère à la flamme qui leur tient compagnie. Puis, elle avise un livre auprès de la pendule et s'en saisit, mais pour l'y replacer aussitôt, car elle a lu *Code français*. Son mouvement éveille la Belle Yvonne, qui relève à demi les paupières et ouvre une large bouche en étirant les bras jusqu'à hauteur de ses oreilles.

—J'ai faim, dit-elle.

Et elle regarde autour d'elle, étonnée.

Presque au même instant, et comme par coup, la sonnerie électrique de la rue vibre deux fois. On entend un grand bruit d'allées et venues dans l'escalier. Derrière le paravent, le petit salon s'ouvre sur un froufrou d'étoffes. Une toute jeune et très belle femme paraît, enveloppée d'une rotonde de renard bleu bordé d'hermine, ayant encore un manchon rattaché au cou par un ruban.

Les trois enfants se sont précipités : "Maman ! maman !"

Mais aussitôt la porte se rouvre, et cette fois entre un homme d'une quarantaine d'années, très élégamment vêtu ; il ne prête qu'une attention secondaire aux caresses des enfants qui se cramponnent déjà à lui, et s'adressant à la jeune femme :

—Clotilde, dit il d'une voix âpre, il faut régler tout de suite nos affaires ; emmenez les enfants et revenez sans tarder, je vous en prie.

—Soit, répond-elle.

Elle s'est défoncée, et son élégante capote de velours noir agrémentée de plumes blanches va traîner sur la table au milieu des cahiers.

—Venez, mes mignonnes, et toi aussi, mon chéri..... Pour ce soir, votre bonne vous fera dîner.... J'ai besoin de causer avec votre père.....

Demeuré seul, le comte de Bellefontaine a pris le Code auprès de la pendule et l'ouvrant aux articles 1448 et 1449, il lit :

"La femme qui a obtenu la séparation de corps reprend la libre administration de ses biens. Elle doit contribuer aux frais d'éducation des enfants communs. Elle supporte ces frais, s'il ne reste rien au mari."

Refermant alors le livre et venant s'appuyer, dos au feu, à la cheminée, il murmure d'une voix basse :

—Peu importe la fortune, mais mes enfants ! Aucun ne me suit. Le juge l'a dit : "Les enfants seront confiés à Mme de Bellefontaine qui a obtenu la séparation." On me les conduira un jour par mois, pour en jouir seul.... Ah ! elle est jolie leur loi !..... Comme si je n'étais plus le père, sous prétexte.... Enfin, c'est comme cela ! La loi tranche brutalement une situation sans s'inquiéter d'en savoir les causes. Entraînement, faiblesse, passion sont choses vaines !..... Sans compter que dans trois ans il faudra divorcer, le moine que Clotilde ne pardonne.... Et elle ne pardonnera pas, puisqu'elle a voulu en venir où nous en sommes !.... Ah ! mes pauvres, mes pauvres enfants !.... Mais voici Clotilde !

En effet, Mme de Bellefontaine venait d'entrer.

—Merci, Clotilde, de n'avoir pas prolongé ma position pénible vis-à-vis de vous. Voici les chefs de mon secrétaire. Vous y trouverez tous les titres de notre fortune mobilière et immobilière, et l'argent liquide. Pas besoin de compter. Tout ici vient de vous et vous appartient.

En corsage et en cheveux, dans l'austère majesté d'une robe de velours noir à longue traîne, la comtesse s'était approchée ; avec un effort visible, sa figure naturellement hautaine se faisait douce.

—Et vous, demanda-t-elle d'une voix sourde, comment allez vous vivre ? Si je reprends les droits de l'épouse outragée, je porte encore votre nom, qui est aussi le nom de mes enfants. Je ne souffrirai pas que le comte de Bellefontaine puisse manquer de quelque chose.....

—Je vous sais très reconnaissant, Clotilde, de cette commisération et de cette offre d'aumône.....

—Ce n'est pas une aumône ; c'est une dette sacrée.

—Je vous en prie, n'en parlez plus ! N'ayant pas su conserver mon bonheur, je partirai sans en rien emporter. C'est la seule grâce que j'implore.

—Ainsi, dit-elle, après avoir été parjure, il vous plaît d'être ou de faire le magnanime !

—Songez, Clotilde, que je suis un vaincu, et que je suis assez puni.....

—C'est juste, monsieur. Et même cette punition qui vous accable m'atteint plus que vous ne le supposez ! Voir mon foyer détruit, avoir jeté notre nom en pâture aux tribunaux, être le scandale des journaux, devenir la risée de nos amis !.....

—Vous avez été inflexible, Clotilde.

—Il y allait de ma dignité, monsieur.

—Dites de votre amour-propre, de votre orgueil.....

—Et surtout de ma haine, entendez-vous ? de mon amour trahi qui jamais ne vous eût pardonné de lui donner une rivale !

—Oh ! une rivale !.... Je vous l'ai répété cent fois. Vous étiez à la campagne à soigner votre mère ; vous aviez emmené tous vos enfants, et je suis resté seul à Paris, de longs mois, désœuvré, m'ennuyant à mourir.... L'occasion s'est alors offerte.....

Une femme que je recevais ici ! une effrontée coquette !....

—Calmez vous, Clotilde, ou me vous ferez supposer que vous m'aimes encore et que vous êtes jalouse.

—Je vous hais, au contraire, vous dis-je !

—Je préfère cette haine à la différence ; ou, plus tôt, je ne demande rien. Coupable envers vous, j'ai reconnu mes torts. Vous vous êtes vengé sans vouloir rien entendre. Soyez satisfaite. Mais la comtesse de Bellefontaine est d'assez bonne maison pour ne point insulter au malheur. A partir de cette minute, je ne dirai plus un mot qui ne soit indispensable à notre séparation, et j'ose espérer que vous cesserez de récriminer.....

—C'est juré dit la comtesse en tendant sa main.

Mais lui ajouta :

—Un dernier mot, cependant : promettez-moi que vous ne m'accuserez jamais devant nos enfants, que vous ne tenterez pas d'amoindrir dans leur cœur leur tendresse pour moi qui suis leur père...

—Je le promets.

—Tout est réglé, maintenant. Je puis donc vous quitter et vous débarrasser de ma présence. Je vous aimais. Vous avez jugé ma faute suivant l'étroite théorie du talion, sans vouloir admettre que la situation de l'homme et de la femme dans le mariage n'était pas identique.... Oui, je sais bien, la loi, la morale éternelle.... mais la vie.... Enfin, tant pis pour moi ! Je n'ai pas à me plaindre. Adieu, Clotilde. Soyez heureuse, en retour du bonheur que si longtemps vous m'avez donné !.... La loi m'a laissé des droits sur l'éducation de nos enfants, mais je vous sais assez noble du cœur et de l'esprit pour vous les abandonner. Je ne troublerai jamais sous ce prétexte votre quiétude. Vous serez la tutrice et l'éducatrice, et je suis sûr que vous ferez de mon fils un homme d'honneur..... Voulez-vous à présent m'amener Christine, Yvonne et Gaëtan, pour que je les embrasse avant de m'en aller ?

—Oh ! certes, de grand cœur !.....

Pendant que la comtesse s'éloignait, un valet apporta une valise avec le chapeau du comte, qui lui dit en tirant une carte de sa poche :

—Jean, ne manques pas de donner demain matin mes malles au cocher ; qu'il les dépose à cette adresse.

Le domestique prit la carte, lut : "Hôtel de Normandie, rue du Vieux-Colombier," et répliqua obséquieusement :

—Mais ce n'est pas un hôtel ni une rue où monsieur le comte puisse avoir affaire. Je la connais. C'est une vieille rue du Quartier Latin, et jamais monsieur le comte.....

—Il suffit, Jean ; suivez mes ordres sans vous inquiéter d'autre chose.

III

Le valet étant sorti, le comte s'engouffra dans sa chaude pelisse et frisa nerveusement les pointes de sa belle moustache brune. Debout devant la glace de Venise qui décorait le dessus de la cheminée jusqu'à la corniche du plafonnement, il examinait les traits un peu fatigués de sa figure. Et cette figure respirait le bonté et aussi la faiblesse. A sa vue seule il était facile de deviner que le comte était un homme de premier mouvement, et néanmoins un passionné. On sentait qu'à cette heure il se raidissait contre lui-même et que, jaloux de faire bonne contenance, il s'efforçait de montrer de caractère.

—Tu pars ? demanda Christine, qui vint, tout alarmée, se réfugier contre son père.

Le comte se retourna d'une pièce : derrière sa fille aînée, sa femme portait Yvonne, endormie de toute la force du premier sommeil.

—Oui, dit-il, en contlvant la jolie fille jusqu'à ses lèvres où il la tint quelques instants, oui, je pars, ma Christinette, pour un voyage assez lointain ; mais je serai de retour bientôt et je te retrouverai grande fille.

—Oh ! papa, papa ! pourquoi petite mère te laisse-t-elle partir ? Il fait si froid ! Ce n'est pas à présent que l'on va aux bains de mer...

—Aussi n'y vais-je pas. Ta maman te dira le but de mon voyage. C'est pour votre bien à tous. Embrasse moi et sois bien sage !

Christine s'en alla pensande. Son père avait saisi doucement Yvonne, et, la serrant contre son cœur, il la baisait avec précaution. Mais sa bonne vint la reprendre, et, comme elle sortait avec Christine, Gaëtan entra prématurément. Il se dirigea vers la table, rassembla ses livres et ses cahiers et les tassa au fond de sa serviette, non sans bousculer la comtesse, qui le regardait stupéfaite.

—Ne veux-tu pas m'embrasser ? interrogea son père ; tu n'ignores pas que je pars ?

—Attends un peu que j'aie toutes mes affaires.

Puis, se chargeant de la serviette gonflée, Gaëtan la plaça sur la valise où il l'assujettit au moyen des courroies.

—Que fais-tu donc, Gaëtan, demanda Mme de Bellefontaine ; ne t'ai-je pas prévenu que ton père était pressé ?

Gaëtan, redressé, se tourna du côté de sa mère, et résolument, sur un ton de défi :

—Il faut bien que j'arrange mes livres, puisque je pars avec papa !....

Il savait du cela d'une voix tremblante. L'émotion qui débordait de son cœur, en le faisant éclater, inondait sa face de grosses larmes. Une exaltation fébrile excitait tout son être et, tandis que ses traits congestionnés se coloraient d'une teinte incarnadine, d'un mouvement convulsif, ses lèvres frémissantes balbutiaient de nouveau :

—Papa, ne me quitte pas ! mon papa, je pars avec toi !

Comme si elle eût voulu l'arracher à son attitude défensive, la comtesse s'était rapprochée de lui, tendant les bras ; mais il cri ait plus fort encore :

—Non, non, je ne l'aime plus ! J'ai entendu que tu chassais papa. Je sais que tu seras riche toute seule et que lui va devenir pauvre : je veux aller avec papa !

A son tour, le père essaya de l'amener vers la comtesse ; il disait de sa plus douce voix :

—Mon enfant, mon fils, sois raisonnable. Tu fais beaucoup de peine à ta mère. Va l'embrasser.

Mais, au milieu de ses larmes, l'enfant s'était affaissé ; il se roulait le long du tapis en criant toujours :

—Petit père !....

Le comte dut le porter sur le grand fauteuil Louis XIII près duquel sa femme, affolée, s'agenouilla ; elle s'épuisait à l'apaiser :

—Mon chéri, mon petit Gaëtan, vois comme tu me fais pleurer ?.... C'est ta maman qui te supplie et qui t'appelle !....

D'un geste violent et de sa main brutale, l'enfant la repoussait avec une animosité croissante ; et devant son bouleur écœuré, son amour maternel repoussé, méconnu, la comtesse versait des larmes qui s'exaspéraient en sanglots.

—Qui donc a pu révéler à Gaëtan de pareilles choses ? demandait le comte désolé.

—Personne ne m'a rien conté, répliqua Gaëtan à travers ses pleurs. On nous avait commandé pour le dîner, mais je suis remonté en voyant Jean qui préparait une valise. La porte du salon n'était pas poussée. Je me suis mis derrière le paravent, et quand j'ai entendu maman te parler avec colère, quand j'ai eu qu'elle reprenait ses clefs, j'ai décidé de ne plus l'aimer et de m'en aller avec toi....

Pleurant alors de plus belle, Gaëtan se rejeta violemment sur le dossier du fauteuil, où il cacha sa tête jaune.

—Mon fils, tu as mal agi en nous écoutant, et tu as mal compris ce qu'a dit ta mère. Calme-toi et crois-moi. J'ai remis les clefs parce que je m'absente....

—Voyons, mon chéri, mon Gaëtan, ton père dit vrai. Oh as-tu pris les folies que tu débites ? Ton père reviendra dans quelques jours, et....

—Pourquoi mens tu, maman, puisque c'est ai laid de mentir ? J'ai fort bien entendu papa lorsqu'il a promis de ne jamais venir te déranger, même pour nous voir. D'ailleurs, Yv ane nous avait avertis : elle a surpris souvent papa à pleurer dans son cabinet.

—N'en croyais rien, Clotilde ! dit vivement le comte, dont le visage fut envahi par une rougeur soudaine.

Gaëtan protestait :

—Si, si, Yvonne nous a raconté que tu pleurais souvent dans ton cabinet.

—Ah ! fit la comtesse en relevant la tête vers son mari, vous pleurez ?.... Pourquoi me l'avoir caché et m'avoir laissé la certitude que vous vous enfermiez en votre cabinet pour vous agenouiller ?....

—Parce que vous m'avez ri de ma détresse et que sottement je ne voulais pas vous donner cette joie de voir mes pleurs !

Ils étaient en ce moment tous deux agenouillés devant le fauteuil où Gaëtan les avait réunis, et l'on eût dit que la comtesse tentait de sonder jusqu'au fond de l'âme de son mari, tant elle darda fixement son clair regard sur les yeux du comte. L'enfant les observait tour à tour avec défiance et n'avait rien perdu de l'échange de leurs paroles. Il dit même à sa mère :

—Tu vois bien qu'il faut que j'aille avec lui, puisqu'il est malheureux et que tu gardes tout l'argent ! Il n'est pas juste que tu me prennes avec Christine et avec Yvonne. Qui est-ce qui te consolera, s'il pleure encore ?....

Et s'accrochant au cou de son père, en l'accès de sa tendresse passionnée, il lui couvrit les joues de baisers.

—Ainsi, interroges de nouveau la comtesse, tu refuses de rester près de moi ?

—Oui, puisque tu es si avare !

—Et tu ne veux plus même m'embrasser ?

—Non, puisque tu es si méchante !....

—Et si je rendais les clefs à ton père, en l'obligeant à demeurer ici ?..

—Oh ! ma bonne, ma bonne maman !..

L'enfant avait passé son bras libre au cou de sa mère, de sorte qu'il tenait le groupe à la comtesse également emprisonnée dans une même étreinte, et il disait :

—Alors, maman, puisque tu l'as fait pleurer, embrasse-le, et ensuite je t'embrasserai de tout mon cœur....

—Clotilde, supplia le comte attendri, pour notre fils ?

—Ah ! pour toi au-si, Henri ! soupira la comtesse, en laissant tomber sa tête sur l'épaule de son mari'....

JEAN DARGÈNE.

JOCRISSE.

I

Les loustics de la compagnie avaient trouvé drôle de l'affubler de ce surnom : "Jocrisse !"

Il n'y avait pas de vexations qui lui fussent épargnées.

Il était arrivé au régiment avec un détachement de Landais ; tout sent de son village, perdu dans cette cohue, il s'était isolé, ne réussissant pas à se faire un ami parmi une jeune gens de son âge, au milieu desquels il allait vivre pendant de longs mois.

Il avait pourtant une bonne figure. Célestin Maurisc, et certes ce ne pouvait être un mauvais garçon, avec ce regard doux comme celui d'une chevrette et cet air triste et résigné qui ne l'abandonnait jamais.

A son arrivée au dépôt, où les recrues sont habillées avant d'être réparties dans toutes les compagnies du régiment, il s'était dès le premier jour acquis une réputation de "Cosaque" incorrigible.

Pareo que vous saurez ri de ma détresse et que sottement je ne voulais pas vous donner cette joie de voir mes pleurs !

Ils étaient en ce moment tous deux agenouillés devant le fauteuil où Gaëtan les avait réunis, et l'on eût dit que la comtesse tentait de sonder jusqu'au fond de l'âme de son mari, tant elle darda fixement son clair regard sur les yeux du comte. L'enfant les observait tour à tour avec défiance et n'avait rien perdu de l'échange de leurs paroles. Il dit même à sa mère :

—Tu vois bien qu'il faut que j'aille avec lui, puisqu'il est malheureux et que tu gardes tout l'argent ! Il n'est pas juste que tu me prennes avec Christine et avec Yvonne. Qui est-ce qui te consolera, s'il pleure encore ?....

Et s'accrochant au cou de son père, en l'accès de sa tendresse passionnée, il lui couvrit les joues de baisers.

—Ainsi, interroges de nouveau la comtesse, tu refuses de rester près de moi ?

—Oui, puisque tu es si avare !

—Et tu ne veux plus même m'embrasser ?

—Non, puisque tu es si méchante !....

—Et si je rendais les clefs à ton père, en l'obligeant à demeurer ici ?..

—Oh ! ma bonne, ma bonne maman !..

L'enfant avait passé son bras libre au cou de sa mère, de sorte qu'il tenait le groupe à la comtesse également emprisonnée dans une même étreinte, et il dit :

—Alors, maman, puisque tu l'as fait pleurer, embrasse-le, et ensuite je t'embrasserai de tout mon cœur....

—Clotilde, supplia le comte attendri, pour notre fils ?

—Ah ! pour toi au-si, Henri ! soupira la comtesse, en laissant tomber sa tête sur l'épaule de son mari'....

JEAN DARGÈNE.

JOCRISSE.

I

Les loustics de la compagnie avaient trouvé drôle de l'affubler de ce surnom : "Jocrisse !"

Il n'y avait pas de vexations qui lui fussent épargnées.

Il était arrivé au régiment avec un détachement de Landais ; tout sent de son village, perdu dans cette cohue, il s'était isolé, ne réussissant pas à se faire un ami parmi une jeune gens de son âge, au milieu desquels il allait vivre pendant de longs mois.

Il avait pourtant une bonne figure. Célestin Maurisc, et certes ce ne pouvait être un mauvais garçon, avec ce regard doux comme celui d'une chevrette et cet air triste et résigné qui ne l'abandonnait jamais.

A son arrivée au dépôt, où les recrues sont habillées avant d'être réparties dans toutes les compagnies du régiment, il s'était dès le premier jour acquis une réputation de "Cosaque" incorrigible.

Le Jocrisse a frappé le criminel, et encore elle n'est montée définitive, puisqu'elle n'a ordonné ni l'échafaud ni le bagne.

Les hommes ont condamné ; ils ont infligé à l'assassin le pilori et le déshonneur.

Mais la fille ?.... La fille a pardonné, lui !..... Que dis-je ? est-ce seulement le pardon ? n'est-ce que de la pitié ? Non, c'est un sentiment plus puissant, plus fort, qui est entré dans son cœur !

Son amour pour son père et devoun au enfin, une passion, depuis qu'il est si malheureux et que les jugent tout marqué du sceau de l'infamie.

Si le pauvre enfant pleurait et se cachait toujours pour lire la lettre que le prisonnier lui adressait chaque mois, c'est qu'elles sont déchirantes, ces lignes qu'écrit le vieux Maurisc !

Dans cette dernière, qu'il vient de recevoir, le prisonnier, toujours obsédé par le souvenir de son crime, en fait encore une fois le récit à son enfant qu'il appelle son juge et auquel, comme toujours, il demande son pardon.

Profondément impressionné, le général a saisi la lettre, qu'il parcourt vivement ; en une seconde, il comprend tout, et d'une voix dont il ne parvient pas à maîtriser l'émotion :

—Devant tous ceux qui m'entendent, dit-il, je vous jure d'obtenir la grâce de votre père, et à ce moment suprême, mon pauvre enfant, je vous bénis en son nom !"

Jocrisse a pu entendre encore ces paroles : son visage rayonne d'une joie infinie, et tandis que d'une main il serre la croix d'honneur qui orne sa poitrine, de l'autre il prend la main du général qu'il porte à ses lèvres.....

VALORANDE.

Preston's Red-Ake—guérira tout mal de tête en 15 minutes. Il guérit les maux de tête, mal autre mal.

VAPEURS.

Mandeville, Lewisburg et Madisonville.

LE STEAMER NEW CAMELIA

COMMENCANT LES MAI 1892.

Prendra le départ MERCREDI à l'arrivée des trains du Detroit du chemin de fer Caldwellsville, à la tête de la rue de l'Champs Elysées.

Pour Mandeville, Lewisburg et Madisonville.

Tous les jours (excepté le dimanche et le mercredi) par le train de 4 P. M.

Mouvement, quittera Madisonville.

Tous les jours à 5 A. M.

L'heure et le temps le permettent.

Pour marchandises :

Mandeville, Lewisburg, Madisonville et Old Landing.

Dimanches et mercredis, par le train de 4 A. M.

Dimanches et mercredis, par le train de 4 P. M.

Prix du transport.....$1 00

Prix (jours d'excursion, aller et retour) 1 00

Fret reçu tous les jours à la gare du chemin de fer Louisville & Nashville, ou peut de la rue Gravel.

Journal— W. G. COYLE & CIE,
No 47 rue Carondelet.

COMPAGNIE GENERALE
TRANSATLANTIQUE

Entre New-York et le Havre.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite sur le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques, lumière, jardin de la poste No 42 de la rivière du Nord, au pied de Morris street, tous les mardis.

LA CHAMPAGNE, Boyer, samedi, 7 mai
LA BOURGOGNE, Lebeuf, samedi, 14 mai
LA GASCOGNE, Santelli, samedi, 21 mai

Prix du passage pour le Havre.

Vin compris dans toutes les classes.

Première cabine.....$80 et $100
et au centre, selon les recommodations.
Deuxième classe.....$60
Entrepont, 32à 50, avec aménagement supérieur comprenant vin, literie et ustensiles.
Billets, aller et retour, à prix réduits.

EMMANUEL F. PREVOST,
Agent général du Nord.
45 rue Condé.

—On A—

A. MOULTON, 19 rue de Camp. J. BURSON, Bourbon et Toulouse.

LINE COMMERCIAL

POUR NEW YORK DIRECTEMENT.

cette ligne se compose des steamers suivant

CHICAGO, BROOKLYN, MUDSON.
LOUISIANA, NEW ORLEANS

Partant mercredi, 11 mai, à 5 A. M.

LOUISIANA, Capt. Geger.

Prendre de son quai au pied de la rue Toulouse

ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P. cent

Prix du passage.....$40
Entrepont.....30

Cette ligne grand du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Havre.

Pour fret ou passage s'adresser à

ALFRED MOULTON & CO.,
Agents Commerciaux No 41 rue Carondelet.

CHEMINS DE FER.

Chemin de fer de la Nouvelle-Orléans de Texas et de la Mexique.

Southern Pacific Co. Les trains arrivent et partent du dépôt à la tête de la rue Esplanade.

Départs de la N. Orléans | Arrivée à la N. Orléans
Bac Morgan Ferry Landing.

Départs de la N. Orléans	Arrivée à la N. Orléans
San Antonio Express, 8.00 a m	San Antonio Express, 7:30 p m
California Ex. press, daily, 5:00 p m	California Express, daily 11:30am

Chars-dortoirs entre New-Orléans et San Francisco et par l'Arizona et Pacific Express. Pullman Sleeper entre la Nile-Orléans et Mexico sur le train partant à 8:00 a. m.

Jonction à Houston avec tous les chemins de fer de ce point. Billets à vendre et places dans les chars-dortoirs à réserver tous les jours aux bureaux ci-dessus, 24 Charles et Canal en à l'embarcadère du dépôt de Ferry.

J. ERVIN SMITH, Gen'l Manager.
J. G. MEYER, Traffic Manager.
W. G. WATSON, Gen. Pass. Agt.
1er fev—1an

Queen and Crescent Route,

la plus courte de 96 milles entre la Nouvelle-Orléans et Cincinnati.

Temps, 26 heures.

La route la plus rapide, la ligne la plus courte, la plus directe pour aller aux Carolines et en Virginie, Richmond, Washington, Baltimore.

La ligne courte, vid Cincinnati, pour aller à Chicago, Detroit, Toledo, Buffalo, Niagara et le Canada. New-York, Boston, Monts Adirondacks et White, et tous les points dans le Nord et dans l'Est.

Comparez votre itinéraire avec celui des autres lignes.

Départs	Fast Line.	Limited Express
Part de la N. Orléans	9:45 a.m.	5:00 p.m.
Arrive à la N. Orléans	7:00 a.m.	3:30 p.m.
Arrive à Meridian	4:00 p.m.	9:05 p.m.
Arrive à Akron	7:16 p.m.	11:35 p.m.
Arrive à Birmingham	10:20 p.m.	3:15 a.m.
Arrive à Attalla	12:47 a.m.	4:13 a.m.
Arrive à Chattanooga	3:50 a.m.	7:00 a.m.
Arrive à Burgin	1:39 p.m.	5:45 p.m.
Arrive à Lexington	3:40 p.m.	8:45 p.m.
Arrive à Cincinnati	6:00 p.m.	6:30 p.m.

Bureaux des tickets à la N. O. 34 rue Charles.

J. M. KNIGHT, Ticket Agent.
J. C. EDWARDS, Gen'l Pass. Agent. R. H. GARRATT, Div. Pass. Agent.
Cincinnati. New Orleans.
J. J. O'DONNELL, Pass. Agt.
2 mars—

LE FRANCO-LOUISIANAIS.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI.

Spécialement dévoué aux intérêts des populations françaises de la Louisiane et du Sud-Ouest des Etats-Unis.

Abonnement : $2 50 par an.

Propriétaire-Editeur : LE CLUB DE LA DÉMOCRATIE FRANÇAISE.

Bureau : 102 rue de Chartres, Nouvelle-Orléans, Lou. 3 nov—

ASSURANCES.

Vingt-deuxième Etat Annuel

—DE—

L'Association d'Assurance

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

CONFORMÉMENT à sa charte, l'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans publie l'état suivant de ses affaires pour l'année expirée le 31 décembre 1891 :

Primes reçues :

Sur risques de feu	$[illegible]	
Sur risques de marine	1,784 13	
Sur risques de rivière	3,721 76	
	$281,113 45	
A ajouter, primes non acquises de 1890	56,960 60	
		$338,074 05
Primes totales	$[illegible]	
A ajouter, intérêts et profits et pertes	22,197 66	
	$[illegible]	
Revenus		$[illegible]

A déduire, pertes payées :

Sur risques de feu	$107,180 22	
Sur risques de marine	1,176 75	
Sur risques de rivière	1,287 62	
Total des pertes payées	$109,738 56	
Moins de primes et commissions	25,293 04	
Commissions	38,270 36	
Réassurances	29,764 00	
Taxes et licences	8,831 41	
Dépenses de bureau et d'agence, appointements, gages, rentes des assurances, corps de sauvetage	99,062 89	
Déboursés		$[illegible]
A déduire :		
Primes non acquises	$[illegible]	
Pertes ajustées et non ajustées	26,000 00	
Pertes		$[illegible]

ACTIF.

Argent en caisse	$ 82 355 21
$16,000 Bons des Etats-Unis 4 0/0	11,800 00
$121,000 Bons Consolidés de la Nile-Orléans	128,290 00
$60,530 Bons à Primes de la Nile-Orléans	96,328 00
$25,000 Bons de l'Etat de la Louisiane, 4 0/0	23,250 00
10 Actions Germania Ins'ce Co.	1,150 00
Prêts sur valeurs nantissement	21,544 00
Prêts sur hypothèques	17,700 00
Billets à recevoir et billets à renouveler	4,375 36
Meubles et installations de bureaux	2,500 00
	$360,350 21

PASSIF.

Capital	$200,000 00
Dividendes non réclamés	2,232 00
Réservé pour prim